

# La revue de l'atelier

#8  
SEPTEMBRE 2016

## SANS CLICHÉ FIXE



*Ceci n'est pas un sans-abri*

# QU'EST-CE QUE L'ATELIER?

Afin de remplir au mieux sa mission de veille, d'accueil et d'orientation, le Samusocial de Paris a ouvert un espace d'échanges et de réflexion : l'atelier du Samusocial de Paris. Au rythme de rencontres thématiques trimestrielles, l'atelier propose aux différents acteurs de la lutte contre la grande exclusion de réfléchir sur les pratiques et représentations, savoirs et savoir-faire. La revue de l'atelier offre une trace écrite et un prolongement de ces rencontres.

## SOMMAIRE

### LA FIGURE DU SANS-ABRI

EUX ET NOUS	03
DU VAGABOND AU SANS-ABRI	04
L'AMBIGUÏTÉ DES REPRÉSENTATIONS	06
SANS A	08

### DONNER À VOIR / SE DONNER À VOIR

ENTRETIEN AVEC ELINA DUMONT	10
EMMAÛS COMEDY CLUB	12
L'EXPÉRIENCE DE L'ÉTIQUETAGE	14
PARCOURS DE VIE	15
UN FILM IMPRESSIONNANT DE BEAUTÉ	17
LA PHOTOGRAPHIE SOCIALE	19
PORTFOLIO	21

## REMERCIEMENTS

Nous remercions Emmaüs Comedy Club, Perrine Cherchève et Martine Dutoit pour leur participation à la rencontre, de l'Atelier qui s'est tenue le 23 juin 2016, et Elina Dumont pour avoir bien voulu adapter quelques scènes de son spectacle à cette occasion.

Merci également à Lucia Katz, Marie Loison-Leruste, Martin Besson, Louise Sébille-Vignaudn Claus Drexel pour les entretiens qu'ils nous ont accordés, à l'association Advocacy et Laureline Delom de nous avoir accompagnés dans la construction d'un jeu sur les parcours de vie, à Clément, Gilbert, Michel, Mouassin et Pierre-Laurent d'avoir partagé avec nous leur histoire, et enfin à Julie Casanova et toute l'équipe de l'atelier photo du centre Oscar Roty.

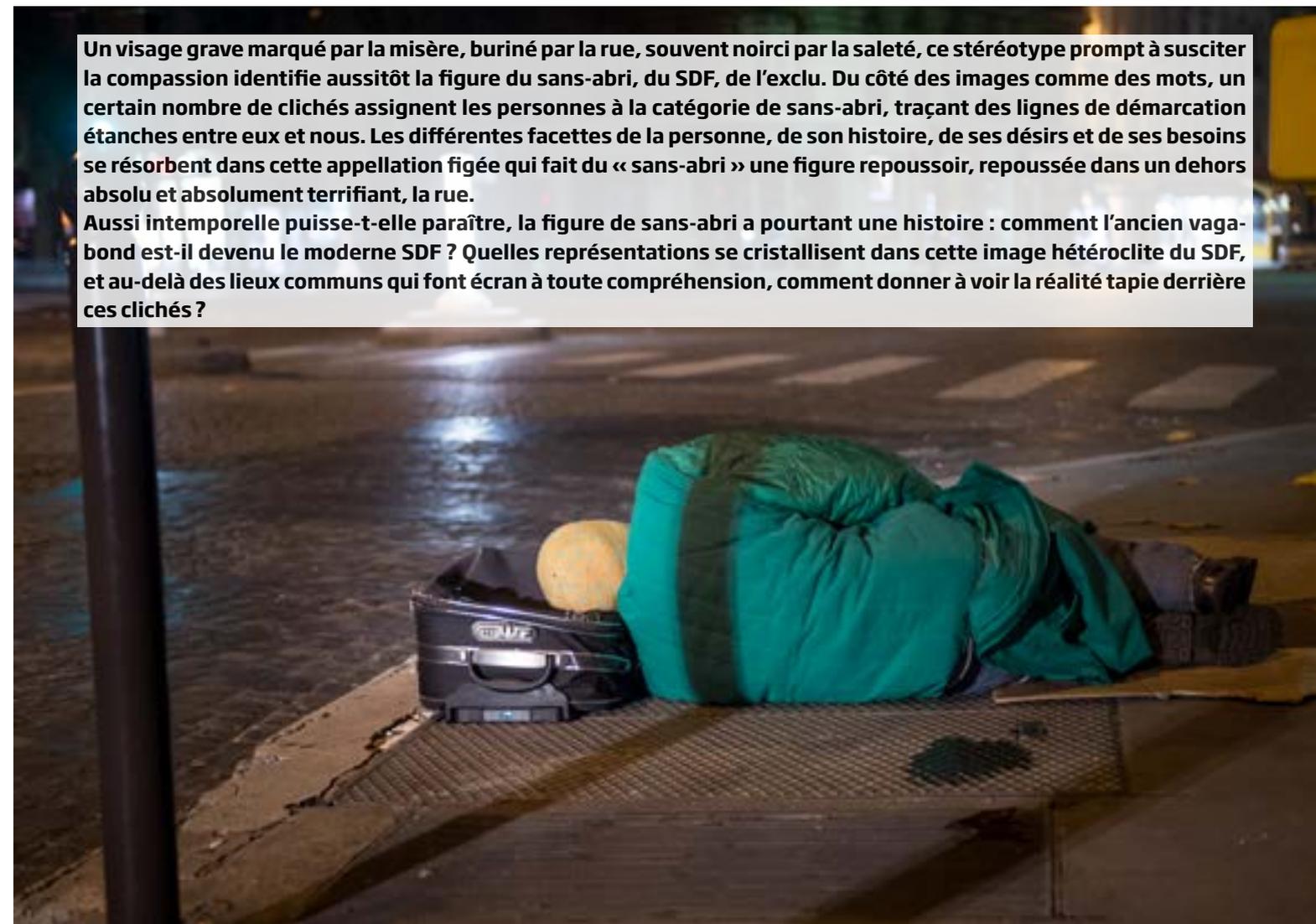
REVUE DE L'ATELIER - SEPTEMBRE 2016 -  
59, RUE LEDRU ROLLIN - 94 200 IVRY-SUR-SEINE  
WWW.SAMUSOCIAL.PARIS

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : CHRISTINE LAONDE • RÉDACTEUR EN CHEF : STÉPHANE DELAUNAY • RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : JULIA PEKER • DESSINS : S.DELAUNAY • IMPRESSION : STIPA.

# EUX ET NOUS ?

Un visage grave marqué par la misère, buriné par la rue, souvent noirci par la saleté, ce stéréotype prompt à susciter la compassion identifie aussitôt la figure du sans-abri, du SDF, de l'exclu. Du côté des images comme des mots, un certain nombre de clichés assignent les personnes à la catégorie de sans-abri, traçant des lignes de démarcation étanches entre eux et nous. Les différentes facettes de la personne, de son histoire, de ses désirs et de ses besoins se résorbent dans cette appellation figée qui fait du « sans-abri » une figure repoussoir, repoussée dans un dehors absolu et absolument terrifiant, la rue.

Aussi intemporelle puisse-t-elle paraître, la figure de sans-abri a pourtant une histoire : comment l'ancien vagabond est-il devenu le moderne SDF ? Quelles représentations se cristallisent dans cette image hétéroclite du SDF, et au-delà des lieux communs qui font écran à toute compréhension, comment donner à voir la réalité tapie derrière ces clichés ?



# DU VAGABOND AU SANS-ABRI

## ENTRETIEN AVEC LUCIA KATZ

DOCTEURE EN HISTOIRE, LUCIA KATZ A PUBLIÉ *L'AVÈNEMENT DU SANS-ABRI, 1872-1914*, AUX ÉDITIONS LIBERTALIA.

### Quand et dans quel contexte est apparue la catégorie de « sans-abri » ?

La catégorie « sans-abri » émerge à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, au début de la Troisième République, après la Commune. Dans les années 1870-1880, en pleine crise politique, économique, sociale et climatique, les premiers asiles de nuit apparaissent pour offrir un refuge gratuit et temporaire aux personnes trop pauvres pour passer une nuit à l'abri.

### Comment étaient désignés les pauvres en errance avant la création de ce dispositif d'assistance ?

Avant la création des premiers asiles de nuit, les personnes sans logis appartiennent uniquement à la vaste catégorie des délinquants, des vagabonds. Ces derniers font l'objet d'une politique répressive d'enfermement. Depuis les premières crises sanitaires du 14<sup>ème</sup> siècle, et notamment une grande épidémie de peste noire, il existe une méfiance à l'égard de la pauvreté errante, source de contagion incontrôlable. Jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, on distingue entre bons et mauvais pauvres autour d'un critère de validité au travail. Les bons pauvres sont incapables de travailler, ce sont les enfants, les malades, les vieillards, les femmes enceintes. Pour préserver la paix et l'ordre social, on réprime et on enferme les mauvais pauvres, mendiants et vagabonds. Les délits de vagabondage sont institués dans le code civil de 1810 : toute personne ne pouvant pas prouver son domicile est enfermée,



pour une durée de 3 à 6 mois, dans des dépôts de mendicité qui sont de véritables prisons.

### Pourquoi décide-t-on à un moment donné de porter assistance plutôt que de réprimer les vagabonds ?

Au 19<sup>ème</sup> siècle, l'industrialisation et l'urbanisation s'accompagnent d'un chômage important, le nombre de laissés-pour-compte augmente, alors que le courant hygiéniste révèle une plus grande intolérance vis-à-vis des souillures physiques et morales. Le changement de régime marqué par la Troisième République, des hivers particulièrement rigoureux, les limites de la révolution industrielle, la peur de voir se développer l'armée du crime dans les prisons surchargées incitent de grands bourgeois industriels, monarchistes et intransigeants à fonder les premières maisons d'hospitalité, d'abord à Marseille en 1872, puis à Paris en 1878. Les asiles se développent grâce au soutien économique, politique et médiatique qu'ils suscitent. Il s'agit d'éviter la contamination des classes laborieuses par les classes dangereuses.

### Comment fonctionnaient ces asiles de nuit ?

Ces asiles proposent une offre d'hébergement gratuite, inconditionnelle pour toute personne sans-asile, sans distinction de sexe, de religion, d'âge ou de nationalité. Cette offre est temporaire : une à trois nuits par asile, avec des délais de carence d'un à trois mois entre chaque passage.



■ ■ **Le choix des mots n'est pas anodin.**

### L'inconditionnalité fonctionnait-elle réellement ?

Au regard du principe d'inconditionnalité affiché, les conditions d'accueil sont pétries de contradictions. Les asiles ouvrent à des horaires très précis, une fois dans la queue les personnes doivent se montrer très dociles et patientes au risque d'être exclues avant même d'avoir franchi les portes de l'asile. Au guichet, il faut donner son identité, puis accepter d'aller sous la douche désinfectante malgré la menace de vol, user d'un ton déférent avec les surveillants, éviter les discussions et les journaux politiques. Déférence, silence, soumission : l'emprise et la discipline encadrent de bout en bout la relation d'assistance.

### Quel est l'enjeu de toutes ces injonctions ?

Mesures d'hygiène, d'ordre et de moralité : ce sont des critères de sélection et d'interdits pour faire le tri entre bons et mauvais pauvres, sélectionner les pauvres dignes d'intérêt et d'aide, les assistés légitimes à secourir. On peut vérifier que les personnes admises dans les asiles sont administrables, qu'elles savent respecter des cadres, et

c'est également une manière de rappeler que l'asile n'est pas un droit mais un service. En axant l'action sociale sur les personnes et leur moralité, on cherche à secourir les pauvres qui sont « dignes d'intérêt » plus qu'à supprimer les causes de la misère. La question sociale paraît ainsi relever de l'humanitaire, du soin plus que du politique, du vivre-ensemble.

### Quel est l'effet de cette catégorie de « sans-abri » sur l'imaginaire collectif ?

Il s'agit d'une étiquette par la négative, donc d'une négation d'identité, comme le sera plus tard l'étiquette de « sans-papiers ». Le sans devient une figure repoussoir. Peut-être que derrière le « sans-abri » il y a un père de famille, un ouvrier. Pour savoir comment prendre en charge ces personnes, on prédéfinit un besoin, mais quel est le besoin réel ? Un abri ? Une soupe ? Un soin ? Une écoute ? Il y a autant de besoins que de personnes. Le phénomène n'est pas construit de la même manière dans toutes les sociétés, et le choix des mots n'est pas anodin.

# L'AMBIGUITÉ DES REPRÉSENTATIONS



## ENTRETIEN AVEC MARIE LOISON-LERUSTE

Maîtresse de conférences en sociologie à l'Université Paris 13, Marie Loison-Leruste travaille sur les représentations de la pauvreté. Elle a publié *Habiter à côté des SDF* aux Editions l'Harmattan en 2014.

### Quelle méthode avez-vous adoptée pour travailler sur les représentations des personnes SDF ?

Au départ, je menais des entretiens avec des passants ordinaires, notamment des gens qui donnaient de l'argent aux mendiants, mais rapidement je me suis aperçue que les personnes n'avaient pas toujours de discours construit sur la pauvreté. Elles donnaient sans bien savoir pourquoi,

et sans connaître les politiques publiques à l'égard de la précarité. Je suis donc allée à la rencontre des riverains des structures d'accueil, qui du fait de leur voisinage direct, se sont révélés avoir une conscience plus nette de ces questions.

### Avez-vous repéré des constantes dans les représentations ?

On est toujours dans une posture ambiguë qui oscille entre répression et assistance, à la fois au niveau des politiques sociales

et des citoyens, dont les représentations s'articulent autour de la distinction entre bon et mauvais pauvre. C'est le noyau central, très stable dans le temps, autour duquel gravitent des variables plus sensibles au contexte : la variable de la nationalité ou de la proximité, le pauvre connu apparaît souvent plus méritant que l'étranger, la variable âge, le vieux clochard est plus sympathique que le jeune, la variable degré d'addiction à l'alcool, celle du comportement déviant, celui qui délire et se révèle incapable d'un comportement normal est mal vu, et la variable de l'apparence physique, qui joue un rôle complexe car l'apparence est dégradée du pauvre suscite une empathie teintée de dégoût. La compassion sélective distingue différentes catégories de SDF plus ou moins dignes d'être aidés. En gros, le bon pauvre est celui qui vit en bas de chez soi, qui est dans l'incapacité de travailler, et qui se montre docile. Lors de l'étude de terrain que j'ai faite pour ma thèse, la distinction entre le vieux clochard et le jeune SDF ressortait souvent : les riverains interrogés s'étonnaient souvent de voir que les nouveaux SDF ne ressemblaient pas

■ ■ **Le pauvre connu apparaît souvent plus méritant que l'étranger.**

## ■ ■ **La distinction entre le vieux clochard et le jeune SDF ressort souvent.**

l'image qu'ils se faisaient d'une personne sans domicile.

### Quelles étaient les réactions des riverains face à la présence des SDF ?

Il ressortait souvent que les habitants voulaient bien aider les SDF, mais pas à côté de chez eux. Une majorité des personnes interrogées considéraient les centres d'hébergement d'urgence comme utiles, mais rejetaient la présence de ces populations précaires dans leur voisinage. Dans l'absolu la pauvreté est intolérable, et certains sont prêts à rejoindre les associations d'aide aux personnes sans-abri, mais les riverains tiennent à préserver leur environnement domestique.

### A quel moment s'est mise en place une politique publique d'aide sociale ?

Dans le contexte de plein emploi d'avant les années 80-90, le pauvre était un mar-

ginal refusant de s'insérer. Il régnait une vision psychologisante de la grande pauvreté. À partir du moment où la société n'a plus été en mesure d'insérer, sont apparus

ceux que l'on a appelé « les nouveaux pauvres ». L'exclusion devient une conséquence de l'incapacité de la société à intégrer ses membres, et non plus le fruit d'une inaptitude individuelle à s'intégrer. Des franges ouvrières nouvelles ont été touchées par la précarité. Dès 1981 on trouve un Plan national Pauvreté. Au début des années 90 est mise en œuvre une politique publique d'aide, pour combler le vide laissé par la fin de la répression. Les délits de mendicité et de vagabondage sont abrogés en 1993, mais les pratiques avaient déjà bien évolué avant et ce "délit" était rarement sanctionné. L'assistance reprend une fonction sociale de contrôle envers les pauvres : aider les pauvres c'est aussi une manière de maintenir un *statu quo* et d'éviter qu'ils ne se révoltent, et le travail social exerce une forme de contrôle normalisant, de régulation des déviances.



« La presse aborde le problème des sdf à l'occasion de faits divers (des vols à l'étalage ou des anecdotes), pour revenir sur les grands marronniers auxquels nous sommes habitués (la fin de la trêve hivernale, les réactions des politiques aux rapports sur le mal-logement), ou pour publier des reportages sur des histoires singulières et emblématiques de personnes sans-abri. Le sdf est un sujet qui fait peur, et il est très difficile de sortir de ces lieux communs et des actualités de circonstance. »

Perrine Cherchève,  
journaliste à Marianne.

#### RENCONTRE AVEC MARTIN BESSON, FONDATEUR DE SANS A, ET LOUISE SEBILLE-VIGNAUD, RÉDACTRICE EN CHEF.

Rendre visible les invisibles, se faire le porte-voix des précaires sans tenir compte des marronniers du journalisme traditionnel, *Sans A* est un média engagé qui propose à ses lecteurs des histoires de vie pour décrire le vrai visage des personnes sans-abri, sans-argent, sans-affection, sans-attention.

# SANS SANS SANS A

#### Quel est le projet éditorial de Sans A ?

**Louise Sébille-Vignaud :** Les médias traditionnels ne parlent des sans-abri qu'à l'occasion de la sortie d'une grande étude, au moment de l'hiver, ou quand il y a une initiative associative singulière. *Sans A* est un média qui ne parle que de la précarité, sans se cantonner à ces phénomènes d'actualité et ces marronniers autour desquels on finit par tourner en rond. L'objectif de *Sans A* est de parler des mille visages et histoires des sans-abri.

**Martin Besson :** Aujourd'hui la question des sans-abri est devenue une sous-rubrique dans la rubrique société. Les médias en parlent au même titre qu'ils parlent de l'écologie, mais pas par engagement. Nous voulons être porte-voix des sans-abri plutôt

qu'un énième média journalistique, en proposant des portraits où se mêlent empathie et résilience, pour montrer qu'il y a des initiatives et des solutions. Il est important de pousser nos lecteurs à agir, de déconstruire le paternalisme dans lequel s'empêtre souvent la bonne action à l'égard du sans-abri. Il y a beaucoup d'angélisme quand on cherche à aider, mais les gens en viennent à ne pas avoir les mêmes réflexes qu'ils ont dans la vie courante. La première personne qui a changé grâce à *Sans A*, c'est ma mère. Elle voulait entrer dans une boulangerie et acheter un sandwich à un sans-abri, mais elle a réalisé qu'il fallait d'abord demander à la personne ce qui lui ferait plaisir. La personne en question avait envie d'un sac de bonbons en l'occurrence, pas du tout d'un sandwich !

#### Quelle est l'histoire de Sans A ?

“ Les sans-abris ne sont que les plus visibles parmi les précaires.

**MB :** A 17 ans je me suis fait virer de mon lycée, et je me suis demandé quel sens donner à ma vie. Je voulais travailler sur les Sans A car j'ai toujours été altruiste, mais je

ne voulais pas être bénévole dans une grande association. Je n'avais aucune envie d'être un petit rouage d'une grosse machine. J'ai d'abord eu l'idée d'une application inspirée d'Adopte un mec, quelque chose qui aurait été Adopte un sans-abri, mais c'était très cher, et finalement ça a été réalisé avec l'application Entourages.

J'ai voulu passer une semaine dans la rue pour vivre comme un sans-abri. Résultat j'ai tenu une journée, c'était trop violent. A la suite de cette expérience, j'ai eu le projet de raconter les histoires de ces personnes, pour produire des connaissances sur la précarité. J'ai passé une annonce dans le milieu des écoles de journalistes, Louise m'a rejoint à ce moment-là. Dans un premier temps nous avons monté le site exclusivement avec des bénévoles, mais il est très compliqué de mobiliser de manière régulière des bénévoles, et de leur demander de suivre une ligne éditoriale. En 2015 nous avons reçu une subvention du Ministère de la Culture, nous avons pu payer les journalistes à la pige. Cette année nous avons fait une campagne de crowdfunding qui nous permet de nous développer, de sortir début septembre un tout nouveau site, et de payer un CDD pour Louise. D'association, nous sommes

devenus entreprise, et nous avons le projet de développer d'autres produits pour nous financer : des expositions photo, des conférences, des formations outillées en systèmes de réalité virtuelle pour appréhender l'environnement dans lequel vivent les sans-abri. Depuis 2015, nous nous sommes également élargis à toute forme de précarité, car les sans-abri ne sont que les plus visibles parmi les précaires.

#### Comment se présentera la nouvelle version de Sans A ?

**LS-V :** Tous les mois nous proposerons une thématique précise, incarnée par le portrait d'un personnage, et nous allons diversifier les formats : reportages de terrain, diaporama sonore, micro-trottoir. Nous voulons développer plus de liberté dans la création de formats qu'on en trouve aujourd'hui dans la presse. La première thématique sera consacrée à l'intimité dans l'espace public, il y aura également la vie après la prison. Nous proposons des thèmes sur les réseaux sociaux, et c'est notre lectorat qui choisit. La dimension participative du média est essentielle à nos yeux.

#### Comment rencontrez-vous les personnes dont vous faites le portrait ?

**LS-V :** En nous promenant dans Paris, tout simplement. Nous voulons raconter des histoires de personnes sans casting. La presse traditionnelle passe toujours par le biais des associations pour rencontrer des sans-abri, mais le prisme du casting est dévastateur, il n'y a aucune mise en danger du point de vue.

“ Le prisme du casting est dévastateur.

# «JE VOULAIS M'EN SORTIR MAIS J'UTILISAIS TOUJOURS LES MAUVAISES CLÉS»

## Combien de temps a pris l'écriture de votre spectacle ?

J'ai eu besoin de dix ans pour trouver la juste distance. Au début quand je montrais mes premières ébauches, on me demandait si je voulais faire rire le spectateur ou l'agresser. Quand on a vécu longtemps dans la violence, on ne se rend pas compte qu'on peut être violent. Dans la rue, tant qu'on n'est pas mort, ça va encore ! Le rire est un outil précieux pour parler de la rue sans s'y cogner, mais pour avoir cette légèreté il faut de la distance. Quand je joue mon spectacle, j'invite toujours des SDF. Ils pleurent souvent. Rient ceux qui s'en sont sortis, mais tant qu'on est trop dans la survie, il est difficile d'en rire. Moi je n'aurais jamais pu sans les trente ans de psychothérapie que j'ai derrière moi. Le mime, le clown m'ont aidé à mettre à distance la violence que j'avais à raconter. Il m'a fallu du temps pour me professionnaliser et payer mes cours, et puis pour refaire mes dents. J'ai dû bosser pour me payer mes dents en porcelaine. A trente ans je n'avais aucune envie de me retrouver avec les dents en ferraille qu'on proposait aux allocataires du RMI.

## Quelle a été votre expérience de la rue ?

Je suis une enfant de la DDASS, une pupille de la Nation, non adoptable, car ma mère n'a pas signé l'abandon. J'ai été placée dans une famille d'accueil, puis une autre, puis je suis allée de foyer en foyer. On change intentionnellement les enfants de place pour éviter qu'ils ne s'attachent, puis à 18 ans je me suis retrouvée dehors. Être SDF ça peut arriver à tout le monde, mais pas à n'importe qui. L'environnement joue beaucoup. Aujourd'hui chaque fois que je rencontre des jeunes dans la rue, ils sortent de l'ASE, et ils sont déjà bien fatigués, bien fâchés avec l'institution. Les enfants de la DDASS ou de l'ASE qui réussissent à s'en sortir je leur dis bravo. Je suis pour l'adoption simple, et je l'ai fait savoir récemment auprès de la Ministre des Familles Laurence Rossignol, qui m'a invitée à participer à une commission. Je fais beaucoup de choses pour l'Assemblée Nationale, toujours gratuites, mais je le fais quand même car il est important de dénoncer.

Quand j'ai été mise à la porte du foyer à

## ENTRETIEN AVEC ELINA DUMONT



18 ans, j'ai fait de la rue sèche. Sortant de la DDASS je ne connaissais pas les associations. J'ai fait tous les hôpitaux, le dernier était Sainte Anne où j'ai raconté mon histoire, et la DDASS a bien voulu s'occuper de moi à la condition de me mettre sous tutelle de juge, pour me protéger. Le juge a accepté de me mettre sous tutelle si j'acceptais d'aller voir un psychiatre deux fois par semaine, et je ne le remercierai jamais assez pour ça. J'ai vécu dans un foyer à Aubervilliers, jusqu'à ce qu'à nouveau je me retrouve à la rue à 21 ans, mais là mon rapport à la loi était plus solide. Je voyais le juge et un éducateur de la justice régulièrement, et avec eux ce n'est pas comme avec les travailleurs sociaux, ça ne rigolait pas. Tout ça m'a mis du plomb dans la tête, mais ça ne m'a pas empêché de tomber dans le crack, l'alcool.

## Où viviez-vous tout ce temps ?

A droite à gauche. J'ai toujours été vi-rée de tous les boulots et de tous les foyers que j'ai faits. Mes copines de galère faisaient des gosses, moi venant de la DDASS, il n'était pas question de faire un gosse pour avoir un logement. Je me suis dit que j'allais me débrouiller toute seule. La plupart des SDF sont invisibles. Ceux qu'on voit sont déjà dans un état grave. Moi j'allais chez des mecs qui m'hébergeaient, en échange il

fallait coucher mais je m'en foutais, de fil en aiguille j'ai fait des ménages, des petits boulots, mais le système social ne m'a rien apporté.

Un jour, après douze ans de psychothérapie, mon psy m'a regardé dans les yeux et m'a dit qu'il fallait penser à arrêter de jouer la victime, et me confronter à mes choix. Sur le coup j'étais choquée, mais ça m'a réveillée. J'ai fait tous les services sociaux, et au bout de quinze années, je me suis aperçue que je tournais en rond. J'étais convaincue que je voulais m'en sortir, mais j'utilisais toujours les mauvaises clés.

## Quelle a été votre trajectoire de la rue à la scène ?

En 1997 j'ai rencontré un metteur en scène qui voulait monter *Les Bas-fonds* de Maxime Gorki, avec de vrais SDF, des clochards de la grande exclusion, pas comme la petite Elina. Nous avons joué au théâtre national de Chaillot. Le but de ce projet était de nous réinsérer, il fallait avoir un projet. La salle était pleine chaque soir, les places coûtaient entre 100 et 200 francs, mais nous les SDF n'étions pas payés. L'idée était que les spectateurs aient envie de nous donner un coup de main, mais la réinsertion ça ne fonctionne pas comme ça. Les média

■ ■ **C'est faux de croire que le clochard est au-dessous du SDF. Le SDF, c'est l'ouvrier de la rue, le clochard c'est un résistant, voire un prince.**

avaient fait des portraits de nous dans la presse, il y avait peu de chances qu'à l'issue du spectacle on vienne nous proposer du boulot ! La colère m'est montée, et j'ai voulu écrire un spectacle. Ça m'a pris du temps. En 2002 j'ai rencontré Marie Desplechin par l'intermédiaire d'un ami. Elle proposait une chambre de bonne dans son immeuble en échange de la garde de ses enfants. C'est là que je me suis stabilisée, et que j'ai fait mes cours de théâtre. Marie est écrivain, elle a raconté notre rencontre dans *Sans moi*. Au bout de 10 ans dans cette chambre, il a fallu que je parte, j'ai réussi à trouver un HLM grâce à de fausses fiches de paye, car les HLM ne sont pas accessibles aux personnes qui touchent le SMIC. Pour la première fois j'ai eu un vrai chez moi, avec une salle de bain et une cuisine, mais il m'a fallu du temps pour apprivoiser cette intimité et ce confort nouveaux.

# EMMAÛS COMEDY CLUB



**En janvier 2016, Yves, alias Ivan Noko, a monté Emmaüs Comedy Club au sein de deux structures de l'association EMMAÛS Solidarité : l'Étape Ivryenne puis la Boutique Solidarité de Créteil. Une fois par semaine, la troupe composée de personnes accueillies se réunit dans chacune des deux structures pour deux heures de stand up. Ivan propose un cadre, et les acteurs font un travail d'improvisation.**

« Devenir acteur, c'est aussi découvrir qu'on peut être acteur dans sa vie. Le théâtre permet un travail sur la confiance en soi pour avancer sur les projets personnels », indique Ivan. **L'un des sketches sur lesquels a travaillé le groupe a pour thème le 115 : sur scène, un appelant et un écoutant, dans des situations décalées qui permettent d'évacuer et de dédramatiser les situations cruelles du quotidien.** « Une des clés de l'humour, c'est de travailler sur sa sincérité », explique Ivan, admiratif devant la capacité de sa troupe à dépasser leurs galères de tous les jours pour les mettre en scène.

## SMAÏN

**Smaïn dort chez des amis depuis qu'il a quitté le domicile de son père en septembre 2014. Pour se loger, il a toujours trouvé de l'aide dans son réseau d'amis, et pour recevoir son courrier et prendre son petit-déjeuner, il venait à l'Étape Ivryenne quasiment chaque jour, jusqu'à ce qu'il trouve récemment un emploi à mi-temps à Pôle Emploi.**

## Le 115 ?

Un jour il a tenté sa chance. Le copain qui l'hébergeait lui avait demandé de partir d'ici quelques jours. Il a alors appelé le 115 pour exposer sa situation, et compris qu'il s'agissait d'une solution de dernier recours réservée aux personnes dans la rue. Heureusement il n'a jamais eu besoin de rappeler, son réseau d'amis lui a permis de toujours trouver un toit pour dormir.

Première rencontre avec le théâtre en 2015. Deux animateurs de l'association proposaient alors un ate-

# PORTRAITS

lier centré sur le texte. Aussi réticent à monter sur scène que curieux, Smaïn est venu de plus en plus souvent assister à cet atelier, d'abord spectateur avant de monter à son tour sur les planches. En janvier 2016, il a rejoint la troupe d'Emmaüs Comedy Club, avec laquelle il pratique maintenant le stand up une fois par semaine. Sur scène, Smaïn a toujours un large sourire et une blague sous le coude, une aisance assurée, posée, un bagou qui se déploie avec une joie manifeste dans l'improvisation. Pourtant Smaïn confie avoir un naturel plutôt timide. Monter sur les planches lui a permis de conquérir une assurance et une sociabilité précieuses. « Au début quand je venais à L'Étape Ivryenne je ne parlais à personne. J'allais voir l'assistante sociale de temps en temps. Le théâtre m'a apporté beaucoup. Avec Emmaüs Comedy Club, on forme une petite troupe ».

## Sur scène,

Smaïn joue le rôle de l'écoutant qui répond au 115. Un écoutant qu'aucune situation ne démonte, ni la mère en détresse avec ses 10 enfants, ni l'homme aux rats, ni les dealers. S'il connaît bien le 115, c'est grâce à ses compagnons de galère qui lui racontent leurs appels quotidiens. Il force à fond le cliché de l'écoutant désabusé, pousse les usagers en détresse dans leurs retranchements. « Écoutant c'est un travail difficile, j'en ai conscience, mais je pousse à fond les clichés, c'est important de rigoler pour dédramatiser ».

# L'EXPÉRIENCE DE L'ÉTIQUETAGE

## MARTINE DUTOIT

### DONATIEN

« Je suis venu au théâtre parce que je suis timide. Parler devant les gens ce n'est pas mon truc, et pourtant sur scène j'en suis capable. Je gagne quelque chose en venant ici ». Il faut une force incroyable pour venir rire de sa galère quotidienne avec le 115, d'autant que lorsqu'il appelle le 115, Donatien a très rarement la chance de trouver une place pour dormir. Ce rire lui permet d'oublier pour quelques heures la douleur et la fatigue, de trouver un espace de plaisir et d'oubli. Sur scène, Donatien joue le rôle d'un alcoolique drogué qui appelle le 115 en croyant qu'on y vend de la drogue. « Ce que j'ai aimé dans ce rôle, c'est qu'on propose une structure médicalisée à mon personnage. On lui ouvre une porte pour qu'il puisse s'en sortir. Je pousse un grand soupir de soulagement et de joie, ça montre qu'il y a de l'espoir pour tous ».

Depuis 2 ans, Donatien dort dans les bus de nuit. Le jour, il se repose sur une chaise à l'Étape Ivryenne. Petit à petit, Ivan est parvenu à l'arracher à ses siestes pour le rallier à la troupe d'Emmaüs Comedy Club. Jouer est devenu une autre manière se détendre.

Toute société produit des étiquettes, à la fois des étiquettes banales qui permettent de s'orienter dans la vie, mais aussi des étiquettes discriminantes qui réduisent l'autre à des stéréotypes, aussi bien dans le monde du handicap, des personnes sans-abri ou des personnes ayant affaire à ce qu'on nomme en France la santé mentale.

Les personnes stigmatisées peuvent également se saisir de ces étiquettes qu'on leur impose, les détourner pour ne pas en laisser l'usage aux autres, montrer qu'elles peuvent être autre chose que ce à quoi on voudrait les réduire. On peut s'emparer de son étiquette pour la dépasser, mais on peut également faire quelque chose en s'appuyant sur cette étiquette, fort de l'expérience que nous confère le handicap, la santé mentale ou la rue. Nos expériences ne sont jamais vaines, elles produisent des savoirs d'expérience, indispensables

dans leur diversité même au bon fonctionnement de la communauté humaine. Encore faut-il pour cela faire place à ces savoirs d'expérience, leur permettre d'être reconnus et valorisés, ne pas les écraser sous le savoir institué des experts, reconnaître que ces personnes sont auteurs de leur propre vie, et non des victimes passives ballottées d'un point à l'autre des dispositifs supposés les prendre en charge.

Tirer les leçons de son expérience permet de communiquer avec d'autres personnes qui n'en sont pas au même point. Pour créer les conditions d'expression de ces savoirs, nous avons monté il y a quelques années un espace solidaire citoyen avec quelques personnes ayant des problèmes de santé mentale. Lorsqu'elles rencontraient des médecins, elles avaient le sentiment que leur vie leur échappait. Elles avaient besoin de décrire leur parcours pour se le réappro-

prier, et nous avons construit un jeu pour amener d'autres personnes à rentrer dans leur vie, à en ressentir quelques aspects. Les émotions, elles, n'ont pas d'étiquette. On peut jouer sur les émotions pour faire bouger les représentations. Le jeu permettait cette rencontre et ce partage. Il ne

s'agit pas de dire de manière artificielle qu'on peut vivre la vie de l'autre, mais de chercher ce qu'on peut partager en humanité parce qu'on a ressenti des émotions. On ne peut pas vivre à la place de l'autre ses expériences, mais on peut partager des émotions.



### PARCOURS DE VIE

Un petit groupe de personnes hébergées a participé à la construction d'un jeu de plateau, permettant de partager leur expérience de vie. Chaque participant a élaboré le récit de sa vie depuis son enfance. Les éléments qui semblaient les plus importants ont été conservés, segmentés en étapes, formant ainsi une ligne de vie scandée par des stations numérotées. Ces récits ont été retranscrits sur des cartes numérotées, chaque carte permettant de découvrir un épisode de vie. Les joueurs étaient invités à choisir une ligne de vie, à suivre silencieusement le cheminement de celle-ci, muni du paquet de cartes correspondant en main, et à tirer les cartes correspondant aux stations. Ces lignes de vie se croisant à de grands axes charnière, les joueurs pouvaient sortir de leur silence pour échanger sur leurs trajectoires respectives. Une fois le jeu terminé, un temps d'échange a permis de revenir sur les ressentis et réflexions des joueurs et des constructeurs du jeu.

**Ce jeu était une manière de répondre à des représentations très stigmatisantes de la rue.** Nous sommes allés visiter une exposition de Lee Jeffries, *Homeless*, on voyait des visages très marqués par la rue, traversés de rides, noircis par la saleté.

Ça nous a semblé très stéréotypé comme vision de la précarité, nous avons voulu en proposer une autre vision. Maintenant que nous avons livré nos histoires et construit ce jeu, il ne nous appartient plus.

**Clément,  
hébergé au CHU Oscar Roty**

J'aurais apprécié des histoires de vie moins linéaires, découpées par moments d'intensité plus qu'en s'accrochant à une trame chronologique, mais j'ai aimé le dispositif, ce silence qui permet de prendre du recul par rapport à l'affairement de la rue, et le murmure des voix lorsque les personnes se croisaient et racontaient leur histoire.

**Monique,  
participante au jeu**

A partir du moment où les récits évoquaient la rue ils m'étaient familiers, mais l'enfance, la vie avant la rue, ce sont des choses dont on parle rarement en maraude, et que j'ai pu découvrir grâce à ce jeu.

**Pierre, bénévole au  
Secours  
catholique**



CLAUS DREXEL EST RÉALISATEUR. EN 2012, IL DÉCIDE DE RÉALISER UN FILM SUR LES PERSONNES SANS ABRI, UN FILM QUI LES ÉCOUTE, ET DRESSE UN PONT ENTRE EUX ET NOUS.

Quel a été votre parti pris esthétique ?

J'ai voulu faire un film très beau. On me demande souvent pourquoi j'ai fait un film aussi beau sur un sujet aussi difficile. Cette question me perturbe beaucoup. Il n'y a pas d'esthétique imposée. Ce n'est pas parce qu'on filme la misère qu'on est tenu de faire un film sans moyen, caméra à l'épaule pour montrer qu'on est au plus près de la réalité. Le cinéma documentaire a ses conventions et ses artifices de mise en scène pour montrer qu'il colle à la réalité, mais il n'y a pas d'observation neutre, on fait toujours des choix. Je suis contre le cinéma vérité, il faut styliser la vérité. Picasso disait « *l'art ce sont des men-*

**UN FILM  
"IMPRESSION-  
NANT DE  
BEAUTÉ"**

*songes qui racontent la vérité* ».

### Comment avez-vous travaillé en amont à la préparation de votre film ?

J'ai beaucoup travaillé à l'intuition. Je ne voulais pas trop lire, pas trop en savoir pour arriver comme le Petit Prince la nuit sur une planète, sans préjugés.

### Quelle était votre intuition première ?

Je voulais parler avec les personnes qui sont à la rue, ces gens que je vois tous les jours sans les connaître, et dont on parle souvent de manière très extérieure. J'avais envie de passer du temps avec eux, dans une démarche d'écoute, pas d'explication.

### Comment avez-vous travaillé ?

Je suis d'abord parti seul avec une caméra, et rapidement j'ai vu un film très beau. Pas un joli film, mais un film impressionnant de beauté. J'avais besoin pour cela de plus de technique, car la technique demande beaucoup de précision, et je voulais me concentrer sur la relation humaine. Nous sommes partis à trois. Nicolas Basselin prenait le son, Sylvain Leser était à l'image, et moi. J'ai travaillé avec un photographe plutôt qu'un chef opérateur du cinéma, formé au mouvement. Sylvain Leser fait depuis plusieurs années un très beau travail photographique sur la rue, des images très belles dans lesquelles il sublime ce qu'il voit.

### Comment avez-vous réussi à obtenir un tel silence dans Paris ?

Une partie du son a été recréée en post-production. Nous voulions faire un film intemporel dans une ville archétypale. Le micro-cravate est discret, mais il ne permet pas d'obtenir un son aussi rond que la perche. Compte tenu des plans très larges du film la perche était problématique, mais comme nous travaillions en plans fixes, nous avons bricolé l'image au montage pour que la perche n'apparaisse plus.

raisse plus.

### Combien de temps a duré le tournage ?

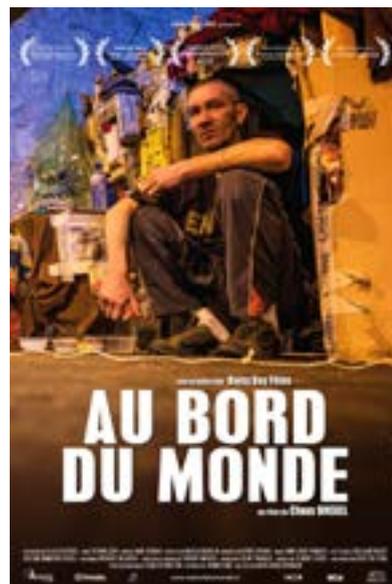
Une année. Les deux premiers mois j'étais en exploration, et j'ai découvert un milieu très hétéroclite. Mon but n'était pas de faire un film exhaustif, j'ai donc dû faire des choix. J'ai décidé de cibler des personnes qui parlent peu, et j'ai attaché beaucoup d'importance à celles qui montrent qu'on peut penser différemment. Prenez Jenny par exemple, je me dis que c'est moi qui n'arrive pas à la comprendre.

### Quels sont vos projets ?

Je travaille en ce moment sur un film de super-héros, et j'ai également un projet de film sur les transsexuels du Bois de Boulogne. J'aimerais filmer le Bois comme un décor de conte de fées, car avec les trans il est question de transformation.



**■ ■ J'avais envie de passer du temps avec eux, dans une démarche d'écoute, pas d'explication.**



DVD du film disponible sur Arte Boutique

# LA PHOTOGRAPHIE SOCIALE

**« Personne ne peut vivre comme ça. Vous imaginez la souffrance de ces personnes ? » Salma ne retient pas ses larmes devant ces visages burinés par la rue, sillonnés de rides, noircis par la saleté mais bien campés face à l'objectif, frontalement et en gros plan. Le travail proposé par Lee Jeffries présente de grands portraits de sans-abri. Le titre de l'exposition, *Homeless*, n'est pas nécessaire pour identifier le sujet au premier regard.**

Après une visite de l'exposition, une petite vingtaine de personnes hébergées au LAM, aux LHSS Jean Rostand et Saint Michel, au centre Oscar Roty se sont retrouvées autour d'un café pour échanger impressions, émotions et réflexions. « J'ai vécu un an dans la rue, c'est vrai que c'est l'enfer ». Lakdar n'est pas seul à voir dans ces visages le reflet de son expérience de la rue. Le traitement en noir et blanc très stylisé creuse le sillon des rides, accentue l'empreinte que la misère et la dureté de la vie ont pu laisser sur ces visages, mais ce parti pris esthétique correspond assez bien aux effets de la rue sur les corps des hommes et des femmes sans-abri. « Je suis hébergée avec une dame qui semble avoir 70 ans. Quand j'ai appris qu'elle avait 45 ans j'étais en état de choc. Cette dame est alcoolique ». Salma imagine sans peine à la vue de ces por-

**■ ■ Est-on obligé de montrer la souffrance pour sensibiliser ?**

traits l'histoire de ces hommes et ces femmes malades et affamés qui semblent voir la mort en face. Tous les participants n'ont toutefois pas vu la mort dans ces yeux. Vincent a perçu au contraire une grande force dans ces visages qui regardent courageusement l'objectif. A contre-courant des clichés larmoyants sur les sans-abri, Abderrazak tient également à rappeler une conviction qui lui tient à cœur : ceux qui vivent dans la rue sont des hommes supérieurs, car pour s'aventurer dans la vie avec quelques sous en poche, il faut le courage d'un surhomme.



Du courage, il en faut aussi pour accepter d'être photographié et montrer sa souffrance à tous, mais la démarche de Lee Jeffries ne suscite pas l'unanimité. « Est-on obli-

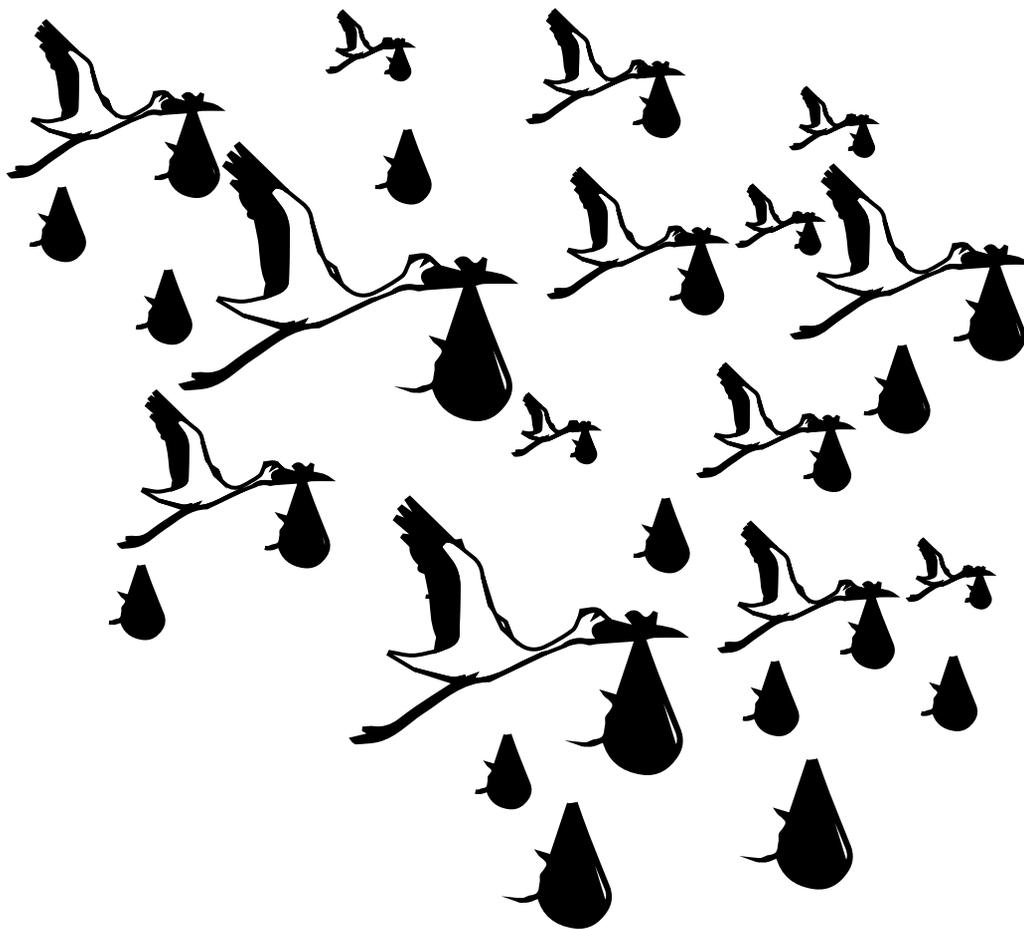
*gé de montrer la souffrance pour sensibiliser ? ». Julie ne cache pas son exaspération devant cette exposition qu'elle trouve stigmatisante. « Le problème de l'émotion, c'est que ça passe. L'émotion se transmet facilement, mais le lendemain on pleure pour autre chose. Émouvoir c'est différent de faire prendre conscience ». Vincent rejoint le sentiment de Julie et conclut qu'il n'a pas trop aimé ces portraits stéréotypés. « Certes, c'est efficace pour sensibiliser, mais la précarité ça concerne tout le monde, ça ne se voit pas nécessairement ». En empruntant ces voies stéréotypées et spectaculaires, Lee Jeffries accentue finalement la frontière entre eux et nous. « Pour moi, sensibiliser c'est montrer l'espoir ».*

En réponse à cette exposition, l'atelier photo du centre Oscar Roty a proposé une série de portraits des personnes hébergées.

# PORTFOLIO







## JEUNES EN ERRANCE

Retrouvez l'Atelier le 18 octobre 2016 de 16h à 18h

Centre Louvel Tessier  
7, rue Jacques Louvel Tessier  
75 010 Paris

Plus d'information sur [www.samusocial.paris](http://www.samusocial.paris)